SoS
G5623r

Le Globe, Paris

Religion
Saint-Simonienne.

RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

CORRESPONDANCE.

ARTICLES EXTRAITS DU GLOBE.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.

G5623

RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

CORRESPONDANCE.

ARTICLES EXTRAITS DU GLOBE.

PARIS,
AU BUREAU DU GLOBE,
RUE MONSIGNY, N° 6.

1831.

409795

RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

CORRESPONDANCE.

(EXTRAIT DU GLOBE DU 18 NOVEMBRE 1831.)

PREMIER ARTICLE.

Depuis quelque temps nos relations avec les départements et les pays qui entourent la France ont pris une très grande extension. Ce développement a été tel, qu'il est devenu nécessaire de le régulariser. Un bureau de correspondance a été organisé, et il se rattache particulièrement à la direction du *Globe*, confiée à *Pierre Cazeaux* et *Michel Chevalier*, membres du Collége de la religion Saint-Simonienne.

Dans le but de faire connaître au public l'état de ces relations, nous publions aujourd'hui un extrait du rapport présenté aux chefs de la religion Saint-Simonienne, le 31 octobre, par *J. Pereire*, chef de la correspondance. Demain nous reproduirons des fragments de quelques-unes des lettres remarquables que nous avons reçues.

RAPPORT SUR L'ÉTAT DE LA CORRESPONDANCE, DEPUIS LE 5 SEPTEMBRE JUSQU'AU 31 OCTOBRE DERNIER.

Mes pères,

. . . . . .

Lorsque vous prîtes la détermination de répandre *gratuitement* le *Globe*, il devint nécessaire de donner une plus grande extension au service de la correspondance, soit pour régler une pareille distribution, rectifier ce que ce mode devait avoir de défectueux, d'incomplet à son origine, soit pour apprécier l'effet produit par cet enseignement quotidien sur chacun des individus acceptés ou choisis par nous, et féconder les germes déposés ainsi dans leur esprit.

Ce dernier but était le principal, car, nous l'avions dit en tête de notre journal : « La publication du *Globe* n'est pas une » spéculation, c'est une œuvre d'apostolat. »

Nous voulions transformer les relations qui existent en dehors de nous entre les rédacteurs de journaux et leurs lecteurs, puisqu'au lieu de nous annoncer comme marchant à la suite de l'opinion publique, nous nous présentons avec la prétention de

la former et de la diriger. Nous voulions, en un mot, relever la presse de l'état faux et bâtard dans lequel elle s'est volontairement placée; car nous concevons qu'elle a aujourd'hui un véritable sacerdoce à exercer.

Nous avions donc besoin d'être unis à nos lecteurs autrement que par un lien mystique ou par un lien purement mercantile. Ce sont des hommes que nous cherchons; il fallait nous faire connaître d'eux et tâcher de les connaître, afin d'établir entre nous et eux des rapports de plus en plus intimes, de plus en plus religieux.

La correspondance devenait donc un corollaire indispensable de l'enseignement qui se propage par le *Globe*, et qui a nécessairement un caractère de généralité. Nous avions pour mission d'individualiser en quelque sorte nos principes par des applications particulières que les demandes d'éclaircissements ou de conseils nous mettraient à même de faire. Nous devions nous attacher à rassembler, à organiser tous les éléments de la société de l'avenir, pour constituer le parti des *travailleurs*, et amener le plus rapidement possible, par des voies pacifiques, l'émancipation des masses laborieuses.

Cette tâche était grande. Nous l'avons acceptée, et nous nous efforçons de la remplir aussi dignement que nous le permettent notre zèle et notre dévouement.

Le nombre de lettres que nous avons reçues directement depuis deux mois s'est élevé à douze cents. Dans le seul mois d'octobre, il a été de huit cents. Ces lettres se divisent en acceptations et en demandes motivées du *Globe*. Nous ne comprenons pas dans ce nombre les lettres des députés ou des propriétaires et directeurs d'établissements publics auxquels le *Globe* était antérieurement adressé gratuitement; il y a en outre beaucoup de personnes qui sont en relation particulière avec ceux des Saints-Simoniens qui nous les ont désignées pour être mises au nombre de nos lecteurs, et qui ne sont pas ainsi reliées au cen-

tre de correspondance. A l'avenir ces relations se régulariseront nécessairement et prendront un tout autre caractère.

Mais ce n'est pas tant sur la quantité que sur le caractère de ces lettres que nous voulons fixer votre attention.

Elles sont généralement écrites par l'élite de la société, par les hommes les plus recommandables dans toutes les classes.

Nous vous présentons ci-dessous un tableau de ces classes, rangées dans un ordre correspondant à la quantité de lettres que chacune nous a adressées. Cette classification ne doit pas cependant être considérée comme rigoureusement exacte, attendu que beaucoup de personnes ne nous ont point indiqué leur position sociale.

1° Négociants ou industriels ;

2° Médecins ;

3° Avocats ;

4° Professeurs ;

5° Propriétaires ;

6° Ingénieurs ;

7° Employés du gouvernement ;

8° Députés, rédacteurs de journaux ;

9° Notaires ;

10° Militaires, magistrats, artistes ;

11° Maires, sous-préfets, administrateurs.

Les lettres qui nous sont adressées ne se bornent pas à l'expression d'une vague sympathie ; elles renferment pour la plupart un exposé sincère des impressions que la lecture de notre journal fait éprouver à chacun. C'est le plus souvent une adhésion plus ou moins complète à nos doctrines, c'est toujours le le désir ardent de les connaître davantage, et le témoignage d'un profond respect pour les efforts que nous faisons dans le

but d'améliorer la condition déplorable des classes inférieures.

Voici quelques renseignements généraux sur l'esprit de ces lettres :

L'identité de la religion et de la politique, vivement sentie par quelques uns, n'est cependant pas encore comprise par la majorité de nos lecteurs; c'est même sur ce point que roulent la plupart des objections qui nous sont adressées.

Ces objections, ces doutes n'ont rien qui doive nous surprendre; nous nous y étions attendus : car nous-mêmes n'avons-nous pas admiré dans Saint-Simon le philosophe avant d'y voir le révélateur?

On n'est pas revenu encore des préventions légitimes qu'a accumulées contre lui dans ces trois derniers siècles un clergé qui avait cessé de diriger les institutions sociales vers le but éminemment religieux de l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Bien des gens sont tentés encore d'envelopper dans une même condamnation le catholicisme vieilli, impuissant, et la religion définitive de l'humanité, par cela seul qu'elle s'intitule religion, quoiqu'elle comprenne et résume en se les assimilant tous les progrès accomplis, quoiqu'elle donne satisfaction à *tous* les besoins de l'humanité. Et, chose remarquable, on invoque contre nous le dogme chrétien de la séparation des pouvoirs qui servit si merveilleusement l'église dans les premiers siècles de son établissement, et qui aujourd'hui, retourné contre elle-même, est devenu son arrêt de mort. Ajoutons encore que ce n'est pas de la définition de la religion nouvelle, des principes qui la constituent, que beaucoup de gens sont effrayés : c'est le mot même de *religion* qui rappelle celle qui s'éteint et qui soulève des répugnances.

Ces préjugés s'évanouiront et toute erreur disparaîtra lorsqu'on aura compris qu'il n'y a rien de plus *moral*, de plus

religieux que le but que nous assignons à la politique; lorsqu'on aura senti enfin que la *religion*, loin d'être dans nos mains un instrument de despotisme, est au contraire la meilleure garantie que la société puisse demander à ses chefs.

Cependant nous vous avons dit, mes pères, que plus d'un correspondant avait compris cette identité.

Des hommes, des femmes ont senti notre véritable caractère; ils sont venus nous interroger sur le but de leur existence, avec la ferme confiance que nous seuls pouvions leur donner la solution du problème qui les agite et les tourmente; ils nous ont demandé une seconde vie.

Des hommes, des femmes ont versé dans nos cœurs leurs secrets les plus intimes, et cependant ils ne nous connaissaient pas. Tant il est vrai que notre langage est empreint d'un sentiment religieux profond qu'il n'est plus possible de méconnaître, et que d'ailleurs il existe un admirable instinct qui pousse un malade vers ceux qui ont puissance de le guérir.

L'avenir que nous annonçons à l'humanité est trop beau pour qu'on ne lui paie pas un tribut d'admiration. Mais la plupart n'osent s'abandonner encore à des promesses qui leur paraissent trop grandes, trop séduisantes, trop au-dessus de la nature humaine.

Nous comprenons bien ce sentiment. Il n'est pas possible de vaincre immédiatement le découragement et le scepticisme qui forment l'aspect dominant de notre époque, ni l'inertie qui résulte de l'habitude générale de considérer comme éternelles les douleurs auxquelles l'humanité est en proie. Cependant une grande partie de nos lecteurs apprécie bien les vices de la constitution de la propriété; beaucoup admettent l'abolition graduelle de l'héritage.

Mais ce qui est le mieux senti, c'est notre politique actuelle; son caractère conciliateur est universellement reconnu. Tous

ceux qui nous écrivent sont convaincus qu'elle renferme le germe de toutes les améliorations qu'on doit apporter à la condition du peuple, et que les législateurs qui voudraient réaliser quelques unes de ces améliorations seront obligés de s'inspirer de nos sentiments et de nous emprunter les moyens d'exécution. Tous font des vœux pour le succès de cette sainte cause.

Nos vues sur l'industrie et les finances ont frappé un grand nombre de lecteurs. Les mesures transitoires que nous proposons dans le but d'alléger le fardeau des impôts qui pèsent sur les travailleurs, et de diminuer successivement les avantages réservés à l'oisiveté, sont surtout bien appréciées.

On sent toute la stérilité des divisions politiques actuelles, des vaines nuances par lesquelles se distinguent entre eux les partis. La lutte n'est plus tant aujourd'hui entre la *légitimité féodale* et la *souveraineté du peuple* qu'entre l'*oisiveté* et le *travail*. La discussion doit donc être posée sur ce nouveau terrain. Aussi l'appel que nous avons fait pour constituer le *parti des travailleurs* commence-t-il à être entendu.

On ne lit point solitairement notre journal. Les personnes qui le reçoivent s'empressent de le communiquer à tous leurs amis; des réunions régulières se sont même formées dans le but d'étudier en commun les principes émis dans le *Globe*. Là les personnes les plus avancées se chargent de commencer des enseignements, et elles ont recours à nous pour continuer la mission qu'elles se sont donnée.

Dans les départements de l'Est plusieurs des associations nationales qui s'étaient formées pour s'opposer au retour de la branche aînée des Bourbons discutent nos doctrines dans leurs réunions et convergent vers nous: c'est ainsi que tous les faits viennent servir la cause du progrès. Pour tout homme qui n'est point aveuglé, le plan providentiel se déroule admirablement.....

Sur les douze cents lettres que nous avons reçues, une partie provient de deux cent quarante personnes qui se sont manifestées spontanément à nous, en exprimant le désir de correspondre régulièrement avec le centre de Paris; elles s'offrent à répandre nos brochures, à nous rendre compte du progrès du Saint-Simonisme, et à nous faire connaître les hommes qui sont le plus vivement émus par l'appel de tous les instants que nous faisons, sous toutes les formes, à ceux qui veulent se dévouer à l'affranchissement des classes et des individus qui souffrent dans l'humanité. Ces deux cent quarante personnes résident dans soixante-dix départements.

Mes pères, nous pouvons le dire, le parti des travailleurs a déjà reçu un commencement d'organisation. Cette œuvre, que nous commençons au grand jour, nous la continuerons de même, comme toutes celles que nous accomplissons.

Et déjà nous allons avoir incessamment et partout des centres avoués. Une correspondance qui devient tous les jours plus active communiquera le mouvement, la vie, du centre à tous les points de la circonférence, et de toutes parts nous reviendra l'acclamation qui nous est nécessaire; ou bien on nous fera sentir les lacunes qui restent à combler, les besoins, les désirs auxquels nous n'avons pas satisfait. La plupart des personnes qui se manifestent à nous avec foi et amour sont rattachées à des centres qui viendront se résumer *hiérarchiquement* dans le centre commun. Déjà une correspondance s'organise dans quelques départements à l'instar de celle qui existe à Paris.

Ainsi notre puissance politique se fonde, et, nous le répétons, elle se fonde au grand jour : des hommes religieux qui se présentent avec des paroles de paix et de conciliation n'ont pas besoin de conspirer.

A notre voix les républicains s'apaisent et perdent peu à peu les habitudes de haine et de violence qu'on ne doit attribuer, dans la plupart de ces hommes généreux, qu'à la douleur de voir se perpétuer un ordre de choses contraire au bonheur des

masses. Ils reconnaissent que nous voulons sincèrement l'amélioration de la condition du peuple, et que par-dessus eux nous savons les moyens de réaliser cette amélioration successivement et par des voies toutes pacifiques.

Les classes inférieures viennent aussi remettre avec confiance leur sort entre nos mains. Elles apprennent de nous que la violence, qui en apparence semble le moyen de succès le plus court, est réellement le plus long et le pire. Elles nous donnent avec joie le titre de pères, car elles savent, comme l'a dit l'un de nos apôtres, que « nous ne sommes pas les *amis du peuple*, mais *sa famille*. »

Nous citons une phrase remarquable d'une lettre d'un ouvrier qui peint la situation d'esprit et de cœur vers laquelle, sous notre direction, gravitent les masses :

« Avant de vous connaître, disait-il, je nourrissais des sen-
« timents de haine et de vengeance contre les maîtres ; main-
« tenant je ne les hais plus : j'ai appris au contraire à les aimer,
« car les malheureux ne savent pas ce qu'ils font. »

Dans diverses localités le *Globe* sert déjà de lien entre les maîtres et les ouvriers; des maîtres le lisent à leurs salariés à Saint-Étienne, à Bordeaux, à Avignon, dans le Bas-Rhin, dans le département de Seine-et-Oise, etc. La même chose a lieu en Espagne, dans une manufacture située près des frontières de France.

Puisse cet exemple être imité, car la propagation de nos idées parmi les classes ouvrières est seule de nature à prévenir de grands malheurs. Elle seule peut calmer la profonde irritation qu'elles éprouvent et leur faire attendre avec calme l'ère nouvelle que nous préparons.

Le *Globe* parvient dans quelques prisons, et déjà il a rendu à leur propre estime et à celle des personnes qui les entourent des hommes comprimés par la société et qui s'étaient roidis contre elle. L'un de ces prisonniers, déjà transformé par notre reli-

gion, se trouve investi aujourd'hui d'une grande puissance morale sur ses compagnons d'infortune. Il nous demande des conseils et des encouragements : ils ne lui manqueront pas, et le moment est proche, sans doute, où nous pourrons consacrer son repentir par une réhabilitation qu'il n'est plus donné à aucun pouvoir sur la terre de prononcer.

Il nous reste à appeler votre attention sur un fait de la plus haute importance.

La valeur pratique de nos doctrines est bien appréciée. De toutes parts on nous sollicite pour fonder des établissements industriels et agricoles. Des propositions nous sont faites de divers points, et notamment du Berri et de la Bretagne, par des propriétaires qui voudraient réaliser sur leurs terres une exploitation Saint-Simonienne.

Dans le Bas-Rhin on est prêt à fonder des ateliers sous notre patronage.

Nous espérons que d'ici à peu de temps vous nous mettrez à même de satisfaire à ces besoins, qui sont pour nous une révélation, une indication de la nouvelle mission que nous avons à accomplir.

Nous ne vous avons pas encore entretenus de nos rapports avec les Saint-Simoniens des départements. Ces rapports n'ont pas cessé d'être actifs; néanmoins la nécessité de fonder une correspondance suivie avec les personnes qui recoivent le *Globe* nous a forcés de les négliger momentanément. Mais bientôt la lacune qui restait entre eux et nous sera comblée : conformément à votre volonté, des bulletins leur seront régulièrement adressés, soit pour les mettre au courant de ce qui se passe au centre, soit pour diriger leurs efforts.

Pères,

Ce n'est pas seulement en France que vos fils ont établi des

relations, nous en avons dans toute l'Europe : en Angleterre, dans plusieurs états de l'Allemagne, en Suède, en Italie, à Bologne, à Florence, à Rome et à Naples; aux Etats-Unis d'Amérique; et en Afrique, à Alger et à Tripoli. Des officiers et des chirurgiens de marine propagent le Saint-Simonisme dans les stations du Levant, des Antilles et du Brésil. Le nom de Saint-Simon retentira bientôt sur toute la surface de la terre.

. . . . . .

. . . . . .

—

DEUXIÈME ARTICLE.

—

(*Extrait du Globe du* 18 *novembre.*)

—

Nous avions annoncé hier que nous publierions à la suite du rapport sur l'état de notre correspondance des fragments de quelques unes des lettres remarquables que nous avons reçues. Nous venons aujourd'hui remplir cette promesse. Nous reproduisons ces lettres textuellement; mais nous ne nous sommes pas crus suffisamment autorisés pour publier les noms de nos correspondants. Dans cet esprit de réserve, nous avons dû supprimer également les indications qui auraient pu suppléer aux noms.

Nous ne pourrons insérer aujourd'hui qu'une partie de ces lettres; nous en donnerons d'autres très prochainement.

Mais à l'avenir nous mettrons souvent de pareilles pièces sous les yeux de nos lecteurs. Les sentiments et les opinions franches qu'elles renferment les mettront à même d'apprécier les progrès du Saint-Simonisme en province et à l'étranger.

M. M., substitut du procureur du roi.

Il y a un an, je regardais la religion Saint-Simonienne comme le rêve de quelques têtes folles. Plus tard je l'ai considérée comme un système assez profondément combiné par quelques ambitieux.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'un de mes amis, ardent prosélyte de votre doctrine, m'écrivit pour chercher à me convertir. Je répondis à ses arguments par des plaisanteries.

Aujourd'hui, mais aujourd'hui seulement, je commence à m'en repentir. Relégué pendant les vacances au fond d'une campagne où le *Globe* m'est tombé entre les mains, j'ai commencé à le lire par désœuvrement et par curiosité. Armé de mes prétentions, j'ai d'abord attribué à l'attrait d'un sophisme habilement soutenu l'attention que j'apportais à cette lecture ; mais je me suis aperçu enfin qu'il pourrait bien y avoir dans la doctrine de Saint-Simon autre chose qu'un rêve ou un système, que ce que j'avais pris pour le bouleversement général de la société n'en serait peut-être que le progrès. Tantôt ému par la sympathie naturelle à mon âge pour tant de dévouement et de persévérance, tantôt exalté par l'idée d'une si haute mission, je me suis senti sinon convaincu, du moins

atteint et entraîné par la force de ces raisonnements, que je n'ose encore appeler de la logique.

Telle est, messieurs, ma profession de foi; tels sont les degrés par lesquels je suis arrivé à vous demander aujourd'hui votre journal; vous compterez parmi vos lecteurs un homme qui a déjà mis de côté toutes préventions, dont la raison, par conséquent, veut lutter à armes égales avec la vôtre. Si je pouvais un jour compter parmi les Saints-Simoniens, soyez sûrs que votre victoire serait due à une profonde conviction, et non à « une réforme dans »le régime de la propriété, qui viendrait des propriétaires eux-»mêmes par des relâchements successifs, par des concessions faites »pour prévenir les menaces. » De pareils alliés seraient des lâches; repoussez-les: ils saliraient la bonté de votre cause.

Agréez, M. le rédacteur, l'assurance de mon estime et de ma haute considération.

—

M. L., capitaine d'artillerie à Alger.

J'ai lu dans le *Globe* du 31 août l'appel que vous faites aux partisans de la doctrine Saint-Simonienne. Je joins à ma lettre une traite de 100 fr. sur la caisse du trésor.

Eloigné de France, ne sachant point de quelle manière ni dans quelle proportion je puis contribuer à soutenir, à propager des principes que je partage de toutes les facultés de mon âme, je prends l'engagement de verser à votre caisse la somme à laquelle vous jugerez convenable de me taxer chaque mois ou chaque année. Je vous serai reconnaissant si vous voulez bien me faire adresser les ouvrages qui auront pour but le développement et la propagation de la religion nouvelle.

Agréez, etc.

—

M. C., chirurgien militaire.

Du camp de Wattignies, octobre 1831.

Né dans la religion catholique, nourri d'idées que je n'ai pu choisir, élevé sans mon consentement dans des principes que mon jeune âge ne m'a point permis d'examiner, et que mon genre d'éducation m'a empêché de comparer avec d'autres principes plus ou moins opposés, comme presque tous les jeunes gens de mon âge je suis entré plein d'espoir et d'assurance dans le monde avec des opinions que j'ai vues rejetées ou mises en doute par tout le monde. Ma première émotion a été d'étonnement; mon premier sentiment un sentiment pénible. J'ai voulu sortir à quel que prix que ce fût de cet état d'incertitude et de souffrance. Mon éducation religieuse étant à refaire ou à fortifier, j'ai lu, étudié, commenté les ouvrages des philosophes les plus estimés et les plus célèbres, pour y puiser ou y retrouver cette douce lumière si consolante et si nécessaire qui commençait à s'éteindre en moi. J'ai travaillé avec ardeur et de bonne foi; mais en voulant m'éclairer sur ces matières, je me suis enfoncé dans les ténèbres; je n'ai marché qu'environné de doutes et de contradictions, et quand, fatigué d'inutiles efforts et déçu dans mon attente, je me suis arrêté, je me suis trouvé face à face avec l'athéisme. Ainsi de mes recherches je n'ai recueilli qu'un scepticisme désespérant.

Mon intention était pure, et cependant, lorsque j'appelai Dieu à mon aide, quand j'invoquai les secours et les consolations d'une religion qui, dit-on, n'en refuse jamais au malheur et au repentir, je n'ai vu que la mort; le néant seul m'a répondu, et je suis resté seul, accablé de la plus fatale des croyances, celle du doute!... Pourquoi Dieu me refusa-t-il ses grâces? pourquoi ne daigna-t-il pas éclairer ma raison en se communiquant à moi? Est-ce une vue particulière de sa sublime et prévoyante sagesse? est-ce aveuglement ou fausse direction de mon esprit? Je l'ignore... Sur ce point j'ai fait tout ce

qui dépendait de moi. La justice et la bonté de mon créateur forment mon espérance : la droiture de l'intention fait mon repos. Dieu ne me punira pas du mauvais emploi d'une chose qu'il ne m'a pas donnée. Je hais l'erreur dans laquelle je suis; je ne l'envisage jamais sans frémir : elle est si cruelle et si désespérante! Car qui sait l'avenir? J'attends depuis long-temps; je cherche partout des démonstrations qui la détruisent en satisfaisant mon jugement, en contentant ma raison. Je désire ardemment que Dieu se fasse sentir à mon cœur. J'ai besoin d'aimer, j'ai soif d'une autre vie; mais par où, quand et comment mon âme, pleine d'amour et avide de vérité, trouvera-t-elle les aliments qu'elle demande?

Fréquemment déçu dans le plus violent de mes désirs, je m'adresse à tout ce qui m'offre quelque espoir, comme un valétudinaire à un remède nouveau. Ni fatigué, ni rebuté de tant d'efforts infructueux, je soumets avec confiance ma raison à l'épreuve des maximes d'un nouveau système d'où des hommes naguère plongés comme moi dans le crépuscule du doute ont tiré des lumières douces et consolantes. L'attrait qu'offre à mon esprit la prédiction d'un nouvel ordre de choses, l'ouverture d'une nouvelle voie dans laquelle la civilisation marchera sans rencontrer d'obstacles et sans tomber dans des ornières profondes et fangeuses; cette espérance si douce à mon cœur de voir un jour les hommes égaux et frères, c'est-à-dire s'aimant et s'aidant les uns les autres; le style pur, élevé et entraînant dans lequel ces prédictions sont proclamées, la force de raisonnement et de logique qui est employée pour exposer et faire sentir la vérité, enfin les progrès rapides, le mérite et le nombre de ses disciples, tout dans cette nouvelle doctrine me séduit et m'attire. Tout me porte à l'examiner, à en étudier les préceptes, à me pénétrer des principes qu'elle proclame, dans l'espoir de participer un jour au bien qu'elle propage et au bonheur qu'elle promet.

Mais quand je veux aller à une nouvelle religion, n'y vais-je pas trop tard? ma foi n'est-elle pas déjà fermée à la vérité? ma raison est-elle encore accessible à la révélation? n'ai-je pas épuisé en d'infructueuses recherches, en d'oiseuses discussions, la faible portion de croyance qui m'était échue? Je crains que de nouveaux arguments, qu'une nouvelle espérance ne fassent qu'ajouter à l'endurcissement de

mon cœur et que fortifier mes doutes en augmentant le nombre de mes mécomptes et de mes déceptions. Il me faut pour être convaincu une preuve intérieure, une preuve de sentiment; mais malheureusement le genre de mes études, le sujet habituel de mes pensées et de mes travaux, éloignent de moi la disposition nécessaire pour croire avec ferveur et efficacité.... Cependant je me rassure en pensant que j'ai toujours regardé mon opinion comme douteuse, comme négative, c'est-à-dire formée par le défaut de croyance et de conviction. Puisque rien ne l'établit, et que celle que vous enseignez, vous la tenez pour démontrée, je vais donc essayer de celle qui m'offre le plus de chances de bonheur, lors même que ni l'une ni l'autre ne me paraissent vraies.

Ainsi, je l'avoue sincèrement, je viens à vous sans croire, mais j'y viens dégagé de ces préventions peu bienveillantes qu'ont les hommes pour tout système nouveau qui tend à renverser des opinions reçues, à changer de vieilles habitudes, et surtout à blesser quelques intérêts et beaucoup de vanités. Je me sens plus disposé à m'éclairer qu'à embrasser une nouvelle croyance. Est-ce curiosité, est-ce besoin d'apprendre, ou bien est-ce une heureuse impulsion, une révélation intérieure qui me porte à rechercher et à me nourrir de votre doctrine? Je n'en sais rien.... La position où je me trouve, les choses qui m'environnent, éloignant de moi ce recueillement, ce retour sur soi-même, indispensables pour apprécier les inspirations, mettent mon esprit dans l'impossibilité de résoudre ces doutes. Peut-être vos lumières vous éclaireront-elles mieux que moi sur les dispositions de mes facultés, sur l'état de mon âme; et peut-être parviendrez-vous, ce que je désire et espère, à pénétrer ma raison de leur vive et douce influence. Si je n'apporte pas toute la docilité qu'il faut peut-être, c'est un effet de mon aversion pour toute espèce de déguisement: ce que je ne crois pas je ne puis dire que je le crois; mais je cherche sincèrement la vérité.

Tel est le tableau fidèle de mes sentiments, et à peu de choses près de ceux de quelques uns de mes amis. Cet aperçu vous suffira pour baser votre jugement. Veuillez agir envers moi d'après ce que vous suggèrera votre pénétration et votre expérience. Si j'habitais la capitale ou si j'avais à ma portée les moyens de m'éclairer et de

me convaincre, je me serais dispensé d'une démarche qu'en faveur de sa franchise et de sa sincérité je vous prie d'accueillir avec bienveillance.

—

M. R....., docteur-médecin.

Du 28 septembre 1831.

J'ai l'honneur de vous accuser réception de plusieurs numéros du journal qui contient le développement des préceptes de la religion Saint-Simonienne, dont plusieurs personnes de nos campagnes s'entretiennent tous les jours avec d'autant plus d'autorité et de forfanterie qu'elles ignorent entièrement en quoi consiste cette religion. J'ignore comment j'ai pu me trouver au nombre des personnes par vous choisies ou acceptées, mais je n'en accepte pas moins ce témoignage de votre élection spéciale. Je profiterai même de cette occasion pour vous remercier d'avoir bien voulu me mettre à même de m'instruire dans mon village des éléments d'une doctrine que je désirerais connaître et faire connaître à mes compatriotes, soit à cause des progrès qu'elle promet à la civilisation, soit à cause de la présence de plusieurs de mes amis dans cet acte d'apostolat.

Messieurs, je suis au nombre des individus qui depuis long-temps combattent pour les intérêts de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. La veille même de la réception de votre premier numéro j'ai tenu dans l'assemblée préparatoire de nos élections municipales un discours qui semblait être le résumé de la plupart de vos principes.

Messieurs, mon nom ne vous est pas tellement inconnu que vous

ne sachiez qu'il figure déjà dans plusieurs luttes. Vous aussi, vous aurez beaucoup à lutter avant d'amener le triomphe des capacités et du travail sur le hasard de la naissance et la souillure des écus. Pour mon compte personnel, j'appartiens, par mes opinions morales et par mes principes politiques, à une classe sociale qui sera encore long-temps l'objet des poursuite d'une foule de gens de bien : d'après une déclaration imprimée et publiée en 1822..., j'appartiens au parti républicain, ce qui, monsieur, n'est chez moi qu'une opinion individuelle, et que je me sentirai toujours le courage de modifier, d'après les intérêts généraux de la société française.

Messieurs, j'ai le malheur d'habiter un pays peu connu, presque sauvage, et néanmoins traversé par une route qui fait communiquer la Seine avec la Loire. Vos amis sont mes amis. Chaque fois que je le pourrai, mon pain, mon sel et mon vin sont à la disposition de vos réligionnaires; je m'en ferai non seulement un devoir, mais un plaisir, persuadé que je ne puis avoir qu'à gagner dans la société d'hommes aussi dévoués et aussi méritants.

Salut et fraternité !

M. D....., major du génie.

26 octobre 1831.

J'ai l'honneur de vous remercier de la bonté que vous avez eue de me continuer l'envoi du *Globe* depuis le 1er octobre, fin de mon abonnement. Je désirerais bien ne pas cesser de jouir de cette distinction, et contribuer en même temps à la propagation de votre doctrine. C'est pourquoi je vous prie de me compter au nombre des souscripteurs à la propagation de votre journal, pour une somme de 300 francs par an, à partir du 1er octobre 1831, dont j'acquitterai le montant sur vos mandats à mesure que vous jugerez à propos de me les envoyer, par sémestre ou autrement.

Agréez, etc.

Extrait d'une lettre de M. E. B., manufacturier, du département de Seine-et-Oise.

. . . . . .

En vous demandant votre journal, j'avais l'intention, si vous me l'adressiez, d'en mettre tous les numéros dans les mains de plus de cent ouvriers occupés dans une manufacture de sucre indigène appartenant à mon père. Aujourd'hui je laisse mes occupations pour vous en accuser réception : je viens vous remercier et pour moi et au nom de ces ouvriers qui profitent avec reconnaissance de cette occasion d'acquérir quelque instruction. Je regrette seulement de ne point demeurer dans une ville manufacturière : là, entouré d'un très grand nombre de travailleurs, il serait plus facile de donner tous les soirs lecture d'extraits choisis, à une heure et dans un local convenus. Cette méthode, dont l'expérience est déjà faite, aurait les plus heureux résultats.

. . . . . .

En attendant que les gouvernements emploient quelque peu de leur temps et de leur habileté à leur procurer quelque bien-être, c'est à nous de travailler à leur amélioration morale. Ce sera toujours un pas de fait.

. . . . . .

. . . . . .

—

M. R., maire, dans le département du Cher.

J'avais beaucoup entendu parler de votre intéressant journal. J'ignorais entièrement dans quel sens il était rédigé. Un numéro qui par

hasard me tombe sous la main, me fait désirer vivement de connaître la matière de votre enseignement. Comme administrateur d'une ville essentiellement laborieuse et patriote, je me ferai un devoir de propager vos maximes si elles ont pour but le bonheur de mes concitoyens, ou au moins l'amélioration de leur sort : en ce cas vous trouverez ici plus d'un zélateur de la religion Saint-Simonienne.

Pour me mettre à même de le faire, je viens vous prier, monsieur, de vouloir bien m'adresser quelques numéros de votre journal.

—

M. A. R., du département de la Haute-Saône.

Travailler à l'amélioration de la classe pauvre, combattre les vices des oisifs et des riches, les préjugés de l'aristocratie, augmenter les moyens d'instruction, faire avancer et marcher la politique la plus libérale, donner à chacun selon sa capacité, tels sont les principes professés aujourd'hui par le *Globe*. Il est, suivant moi, impossible à tout homme, s'il n'est rétrograde, de ne pas sympathiser avec les sentiments si élevés qui sont dans une aussi louable direction. Aussi viens-je vous témoigner la plus vive reconnaissance de l'honneur que vous me faites de m'adresser votre journal. Je m'empresse de vous assurer que j'adopte entièrement ces principes et leurs développements, que de beaux talents savent si bien faire valoir. Une réforme progressive dans l'état actuel de la société est le but auquel nous devons tous tendre, chacun doit y apporter son tribut : c'est assez vous dire, monsieur, que je suis entièrement des vôtres, et que, si je puis vous être de quelque utilité, en toute circonstance vous pouvez disposer de moi.

C'est dans ces sentiments que je vous prie d'agréer l'expression de ma considération et du parfait dévouement avec lequel, etc.

—

M. B., cultivateur (Seine-Inférieure).

5 septembre 1831.

Lecteur assidu du *Globe* depuis sa création, et admirateur de cette feuille, qui m'a toujours paru l'une des plus avancées, je suis devenu, depuis deux ans, alors que l'ai pu, l'un de ses abonnés. J'ai été témoin des modifications qu'elle a subies dans sa marche, et pleinement satisfait de la profession de foi que M. Leroux a faite à ce sujet lors de sa dernière transformation. Devenue l'organe de la doctrine de Saint-Simon, je lui dois, et c'est un bienfait immense à mes yeux, que j'avoue avec bonheur et reconnaissance, de connaître cette doctrine autant qu'il peut être donné à mes facultés de la comprendre, et qu'elle a pu être enseignée dans une feuille quotidienne.

Pour tous ceux qui dans la politique recherchent les moyens les plus efficaces d'améliorer le sort des hommes, la doctrine de Saint-Simon a été une bien vive lumière, une bien bonne nouvelle.

Les hommes avancés du libéralisme avaient bien prouvé par un grand amas de faits, tous sans liaison, que le sort de l'humanité devenait chaque jour meilleur; mais aucun n'avait compris ni expliqué ces grandes rénovations sociales qui ont relié tous les faits du passé pour accomplir de nouveaux progrès dans l'avenir. Aucun d'eux n'avait indiqué l'un de ces puissants moyens propres à achever l'affranchissement de cette classe d'hommes qui parmi nous est encore déshéritée de tous les bienfaits sociaux. Saint-Simon seul a proclamé comment le moment était venu de leur affranchissement. Il a parlé de *religion* à des peuples dont le vieux culte est devenu depuis longtemps dans les mains de leurs oppresseurs un instrument de tyrannie; de *hiérarchie* à des hommes qui ne sont qu'à peine parvenus à s'affranchir de la féodalité et qui sont encore tout couverts de sueur et de sang dans la longue lutte qu'ils ont eue à soutenir pour détruire une autorité qui n'était plus bienfaisante pour tous; de la mise en

valeur de tous les instruments de travail, terres et capitaux, de la fonction et du classement selon la capacité, à des bourgeois qui possèdent, et dont chacun se croit une capacité proportionnée à l'étendue de son domaine.

Certes il y avait trop d'obstacles pour que Saint-Simon fût compris d'abord; il faut plus de temps pour une aussi grande œuvre. Vous avez cependant déjà beaucoup fait, placés comme vous l'êtes, en tête du mouvement social. Vous êtes déjà parvenus à attirer la presse vers vous; la *Tribune* elle-même n'a pu se soustraire à votre influence; bientôt, il faut l'espérer, vos enseignements seront compris de plus haut encore, si les hommes qui habitent certaines régions sont doués des mêmes organes que nous.

Il est des préjugés plus enracinés que tous les autres; l'immobilité de la propriété semble de cette nature Personne ne veut encore comprendre que la propriété est un des priviléges les plus monstrueux dans notre état social, puisqu'il donne à quelques uns le pouvoir de faire des instruments de travail, terres et capitaux, destinés à satisfaire les besoins de tous, l'usage le plus absolu; de telle sorte que tous les hommes qui possèdent pourraient s'entendre pour ne mettre en usage de ces instruments que juste ce qu'il en faut pour les faire subsister, et laisser mourir de faim ceux qui ne possèdent pas. Un caprice aussi cruel de la part des oisifs n'aura pas lieu; mais il n'est pas d'avocat, même de ceux qui peuvent tout, qui puisse établir que ce moyen ne pourrait être employé impunément en vertu de nos lois, pour affamer les prolétaires.

Toutes ces vérités, déjà comprises par quelques uns, ne tarderont pas à l'être par tous; mais il aurait fallu pour cela continuer la publication du *Globe*. Tous les amis de l'humanité vous verront avec peine suspendre votre journal; pour moi j'ai été vivement affecté en apprenant la nécessité où vous êtes de vous retirer du débat politique où vous avez marqué votre place d'une manière si élevée et après tant de progrès déjà accomplis. Ma fortune suffit à mes besoins, mais elle me laisse peu de superflu. C'était un sacrifice pour moi qu'un abonnement au *Globe*, pour lequel je n'avais pu trouver d'associés; j'offre cependant, pour aider à sa continuation jusqu'à ce

qu'il vous plaise de me décharger, de payer le prix double de mon abonnement.

Il y a peu de temps que dans le *Globe* il a été question de fonder des maisons d'éducation sur toute la France, dont vous auriez la direction. Je suis heureux de pouvoir m'associer à cette œuvre, et vous prie de compter sur mon concours autant qu'il me sera possible, si, sous quelque rapport que ce soit, je pouvais vous être utile. Je suis âgé de vingt-neuf ans; je me nomme Jean B.... J'ai habité Paris dix ans comme étudiant et clerc de notaire. J'ai été notaire; j'ai vendu ma charge pour acheter une propriété que j'exploite. Je suis marié et père de deux enfants. Je ne possède que ma ferme, qui peut bien être d'un revenu de 2,000 fr.

—

Extrait d'une lettre de M. A. de F. (Ille-et-Vilaine) aux Saint-Simoniens.

La religion Saint-Simonienne commence à percer. Plusieurs jeunes gens qui se montraient réfractaires à tout ce qui avait une couleur religieuse ont reconnu leur erreur. R. M., à Rennes, avec lequel je vous ai mis en rapport, me quitte à l'instant. Il a entendu à Nantes la prédication. Il est maintenant religieux. Sa conversion hâtera celle de plusieurs autres qui sont fortement ébranlés. Rennes peut recevoir votre parole avec fruit. Beaucoup y connaissent imparfaitement vos doctrines. Vous y serez reçus avec bienveillance. Dans un mois tous les jeunes gens seront rentrés. C'est le moment favorable. Ne tardez pas à y envoyer une mission.

Vous désirez qu'on vous fasse une demande motivée, pour obtenir le *Globe:* je m'y conforme. Si la doctrine de Saint-Simon est connue dans le département d'Ille-et-Vilaine, je crois pouvoir me glorifier de l'initiative, et m'attribuer une grande et première partie de l'influence, qui retourne, il est vrai, à mon père Jules Lechevalier,

qui m'a conduit au temple. J'ai répandu la doctrine par la parole, par vos livres, dont j'ai distribué une centaine. J'ai donné la vie que j'avais reçue, et ceux qui l'ont reçue de moi l'ont donnée à d'autres.

. . . . . .

. . . . . .

Comme je ne doute pas un instant de l'avenir de la famille Saint-Simonienne, je désirerais concourir à l'œuvre autant que mes facultés morales, intellectuelles et physiques me le permettront. Si des raisons de famille, qui disparaîtront peut-être, m'empêchent de me donner tout entier à la propagation de la religion Saint-Simonienne, toujours est-il que je puis avoir d'un moment à l'autre quelques placements de fonds à faire, et je préférerais vous les confier, même à des avantages moindres que ceux que m'offrent le commerce ou l'état. Veuillez bien me répondre à cet égard. (1)

—

Dr. C. de Londres, 12 *septembre* 1831.

Vous me demandez où nous en sommes actuellement, moi et ma famille, vis-à-vis de la doctrine. Je crois que nous sommes précisément où vous vouliez que nous fussions, car nous croyons fermement tous que c'est en elle que se trouve tout l'avenir de l'humanité, et nous formons les vœux les plus ardents pour sa plus prompte réalisation.

J'ai traduit et lu devant un nombreux public les douze premières leçons de l'exposition de la doctrine de la première année, et j'aurais

(1) M. A. de F. envoie 200 fr. à titre de participation à notre œuvre.

continué cet enseignement si l'état de ma santé, affaiblie en partie par ce travail même et par les travaux que m'impose ma profession, ne m'en avait empêché. Je vous envoie quatre des leçons que j'ai traduites. Si vous croyez qu'elles puissent être publiées, nous ferons tout notre possible pour rendre fidèlement en anglais le premier volume de la doctrine tout entier...

Nous vous sommes très reconnaissants de l'envoi du *Globe*, que nous continuons à recevoir régulièrement. Je crois que l'époque n'est pas éloignée où nous aurons aussi des journaux Saint-Simoniens publiés dans notre langue.

M. Owen offre le local de son institution à l'usage de votre mission. Ses idées continuent toujours à se répandre, et dans ces derniers temps elles ont ébranlé la foi de beaucoup de personnes dans le système de la libre concurrence. Le terrain est donc tout préparé pour l'introduction de la doctrine. On compte de moins en moins sur la machine parlementaire pour l'amélioration de la condition du peuple. Je crois que le temps est venu de votre arrivée.....

TROSIEME ARTICLE.

—

(*Extrait du Globe du* 18 *novembre.*)

—

M. H. B., directeur d'un journal de province.

Je n'ai point reçu l'exemplaire de la *Politique Saint-Simonienne* que vous m'aviez annoncé par votre lettre du 24. Dès que cet ouvrage me sera parvenu je consacrerai à son examen un ou plusieurs articles.

Pauvre missionnaire égaré dans une petite ville de province, mes travaux ont le même but que celui de la religion Saint-Simonienne, l'amélioration des classes pauvres; et malgré le profond découragement dont m'abreuvent des obstacles sans nombre, je poursuis ma tâche avec persévérance. Vous comprenez, monsieur, que je dois prendre aux travaux de votre société un vif intérêt; et si ma conviction et les doctrines que ma conviction m'a faites diffèrent des vôtres, je n'en sens pas moins quels bienfaits peuvent résulter de votre institution. Des études profondes et de dix années m'ont conduit

au matérialisme. J'ai repoussé tant que je l'ai pu cette fausse *croyance*; mais la conviction était là inexorable, et je n'ai pu me soustraire à son pouvoir.

Quoi qu'il en soit, monsieur, j'exposerai à mon petit auditoire les bases de votre religion; je les développerai avec l'impartialité et l'importance qu'elles méritent: heureux si je puis donner aux autres une foi impossible pour moi, et que je paierais du prix de tout mon sang.

—

M. V., négociant (Vaucluse).

3 octobre.

Sous les auspices de M. F. P., mon ami, zélé propagateur de la religion que vous avez fondée, je viens vous prier de vouloir bien m'envoyer votre estimable journal. Depuis quelque temps j'en fais ma lecture journalière, et j'étais sur le point de vous envoyer un mandat sur votre ville, lorsque M. P. m'a dit que vous ne le recevriez pas.

En recevant votre journal, je me flatte de le faire lire à plus de cinquante personnes, toutes de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse. Négociant en soieries, je reçois constamment chez moi une foule de courtiers et d'hommes de peine qui, j'en suis sûr, adopteront par la suite vos principes. De mon côté, je ferai usage de mon influence, et je puis vous certifier que dans peu nous ferons des prosélytes. C'est dans cette agréable attente, etc.

Mademoiselle J. (Bas-Rhin).

3 octobre.

Recevez, messieurs, mes remerciements et l'expression de ma sin-

cère reconnaissance pour l'envoi de votre journal; croyez que ce n'est pas en vain que vous me l'adressez, et que ce n'est pas avec indifférence que je le reçois.

Occupée depuis un an de l'étude de la religion Saint-Simonienne, et mue par sa parole (récemment prêchée en notre ville par M. Lechevalier), j'ai reconnu sa vérité, j'ai trouvé sa justification dans l'histoire de l'humanité entière; même avant de connaître votre doctrine, je nourrissais en moi les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes principes renfermés en elle; comment pouvais-je rester indifférente pour une chose qui sympathisait si vivement avec moi? Oui, je me suis trouvée entraînée vers votre divine parole, car c'est elle qui est la vérité, qui enseigne à tous les hommes les seuls et uniques moyens pour parvenir à un bien-être général, parcequ'elle repose sur la morale la plus pure, qu'elle seule est la justice, et que son but est le plus noble qui ait jamais été offert à l'humanité.

N'apercevant que vices, que défauts, et ne trouvant aucune sympathie dans la société qui m'entoure, je cherchais vainement un remède qui pût la rendre telle que je la désirais. Je vous rends grâces, à vous qui m'avez enseigné la route qui conduit au bien-être général, à cette félicité à laquelle j'aspirais depuis si long-temps; vous m'avez rendu le bonheur en ouvrant mon cœur à l'espérance; j'ose prévoir un avenir heureux pour tous les hommes; je marche vers lui avec calme, avec sérénité et confiance.

Me trouvant encore sous la dépendance de mes parents, que j'aime et que j'adore, car je leur dois mon éducation, mon instruction, je n'ose briser les liens qui m'attachent à eux en bravant leur volonté, je n'ose encore venir près de vous jusqu'à ce qu'ils soient convaincus comme moi de toute la vérité de vos doctrines; cependant, trop persuadée qu'en dehors de vous il n'existe point de bonheur, je vous promets que, me mettant au-dessus de la critique et du rire moqueur du vulgaire, aimant et défendant vos principes, je contribuerai, autant que mes faibles moyens me le permettront, à la propagation et à la réalisation de vos vues d'avenir.

Un jour, un jour je viendrai à vous, hommes vraiment religieux,

m'unir à vous par un même sentiment, une même pensée, un même but, travailler avec zèle pour le bien et le bonheur de tous, et ce jour sera le plus beau de ma vie.

Votre tâche est grande et difficile, votre projet immense, son exécution entourée de peines et de périls; mais soutenus par toute la grandeur et la sublimité de vos principes, par la puissance du nom de Saint-Simon, vous les surmonterez avec courage, et la victoire la plus belle et la plus éclatante qui ait jamais été remportée sera le prix de vos immortels efforts.

Agréez, messieurs, l'assurance de ma parfaite considération et de mon entier dévouement.

—

MM. T. F. (Vaucluse.)

30 septembre.

Quoique nous ne partagions pas à beaucoup près, jusqu'à présent du moins, toutes les idées de la doctrine Saint-Simonienne, dont vous nous avez mis à même de prendre connaissance par l'envoi du *Globe*, frappés de la justesse des idées qui ont rapport aux améliorations à faire dans le sort de la classe la plus nombreuse, et particulièrement de la portion ouvrière de cette classe, qui nous intéresse beaucoup à cause des nombreux points de contact qu'en notre double qualité de négociants-manufacturiers et d'agriculteurs nous ne cessons d'avoir avec elle, c'a été avec un véritable plaisir que nous avons lu les articles du *Globe* qui y ont rapport, et ce sera avec le même sentiment sans doute que nous continuerons la lecture de ceux qui y paraîtront successivement (1).

(1) Ils envoient 100 fr. à titre de coopération à notre œuvre.

M. F...., procureur du roi.

A mon retour des vacances j'ai trouvé chez moi la série des numéros du *Globe* publiés durant septembre et octobre; je les ai lus avec attention. Si quelques prédications m'ont paru faibles, j'y ai rencontré du moins un grand nombre d'articles du plus haut intérêt, sous le double rapport d'économie politique et de philosophie. Plusieurs de vos principes me paraissent impraticables dans l'état *actuel* de la société, mais beaucoup sont éminemment utiles et d'une application facile dès maintenant; on ne peut trop désirer que nos législateurs les méditent. Votre journal me paraît destiné à rendre de grands services à l'humanité, à faire faire un pas de géant à la science de gouverner, et je regrette d'avoir déjà employé toute la somme que je consacre chaque année à ce genre de lecture, je me serais inscrit au nombre de vos souscripteurs (1).

Recevez, monsieur, mes remerciements pour m'avoir procuré gratuitement une lecture aussi substantielle, aussi précieuse, mes vœux pour la prospérité des vôtres, et l'assurance de ma considération distinguée.

P. S. Vous pouvez faire de cette lettre tel usage qu'il vous plaira.

—

M. D., président de cour royale.

16 septembre.

Je reçois très exactement et je lis avec beaucoup d'intérêt le

(1) On avait supprimé l'envoi du *Globe* à ce monsieur, faute d'accusé de réception.

journal que vous avez la bonté de m'envoyer. Tout ce qui porte un cœur d'homme appelle avec vous, messieurs, l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Agréez, etc.

M. E. D. (département de l'Est).

21 septembre.

D'après l'avis que vous avez inséré dans le *Globe*, j'ai l'honneur de vous accuser réception de cet excellent journal.

Comme je l'ai dit à M. Jules Lechevalier, j'ai professé vos doctrines avant même que je susse qu'il y avait une religion qui les consacrât. Seules je les crois capables d'opérer la révolution sociale que cherchent les intérêts populaires; seules elles peuvent fournir les bases pour reconstruire l'édifice social, tous les jours de plus en plus ruiné, de manière à ce que la société vive heureuse et tranquille au sein de la paix, de la prospérité et de l'abondance. Les divers systèmes suivis jusqu'à ce jour n'ont été féconds qu'en désordres. C'est un bien grand service que vous rendez à l'humanité en découvrant l'entrée de la voie nouvelle dans laquelle les peuples doivent entrer s'ils veulent rencontrer dans la vie le bonheur que l'homme est destiné à y goûter.

Recevez, etc.

Lettre du même.

6 octobre.

Mes sympathies pour les doctrines que votre excellent journal

professe, et que, comme vous, je crois les seules propres à réaliser les avantages qu'un large système de liberté nous promet, m'ont valu l'honneur de figurer parmi ceux à qui vous l'envoyez. Je vous en ai déjà accusé réception, je vous écris aujourd'hui pour vous en demander un second exemplaire.

Par mes efforts, et malgré les tracasseries de l'autorité, j'ai réussi à fonder ici, au commencement d'avril, une nombreuse association à l'instar de celles qui se répandaient alors dans la France. Elle n'a pas cessé d'exister, parceque de temps en temps nous nous réunissons en assemblée générale, et qu'elle est organisée de telle manière que même sans ces assemblées nous pouvons nous mettre en relation toutes les fois que nous le voulons. Je pourrais profiter de l'esprit qui anime les associés et de la confiance que je leur inspire, pour leur faire accueillir votre doctrine en la leur présentant comme tout-à-fait conforme aux idées de liberté qui ont présidé à la création de notre société, et comme développant largement les principes que notre révolution devait consacrer. Je vous prie donc de m'adresser un second exemplaire du *Globe*, ou bien de l'envoyer à l'Association nationale de.... Il sera lu régulièrement tous les soirs dans un local à ceux des associés qui pourront ou voudront s'y rendre, et qui se pénètreront des vérités nouvelles qui sont si bien démontrées dans ce journal. Je garantis que tous les jours plus de soixante associés s'y rencontreront et écouteront la lecture avec la plus religieuse attention. Si je m'aperçois que cette lecture soit goûtée, et si dans d'autres quartiers de la ville on me demande de former de nouvelles réunions, pour que chacun des associés puisse jouir de l'avantage d'entendre lire votre journal, je me permettrai de vous en demander un troisième exemplaire. Celui que je reçois sera communiqué, comme je le fais maintenant, à mes amis, et les deux autres parcourront quatre ou un plus grand nombre de maisons destinées à réunir les associés d'un même quartier, pour en entendre la lecture.

Le zèle que je mettrai toujours à faire accueillir favorablement les solutions nouvelles que vous présentez sur les questions fondamentales qui occupent si vainement nos faiseurs de constitutions me vaudrait en récompense l'honneur de prendre rang dans la famille

Saint-Simonienne, et je l'ambitionnerais ardemment si des considérations domestiques et de parenté ne me faisaient la loi d'ajourner l'accomplissement du vœu que j'en ai formé. Je ne suis pas de ceux qui pensent que la fortune seule rend heureux; il faut aussi vivre en paix durable avec les autres hommes; et cette paix, cet amour que tous doivent avoir les uns pour les autres, ne peuvent se trouver que dans un ordre social où les capacités et les œuvres obtiendront seules les priviléges qu'un citoyen peut avoir sur son concitoyen, et fonderont la hiérarchie dans la société.

La profonde conviction que j'ai de la vérité et de la justice de vos doctrines me fait désirer vivement de les voir se propager et surtout dans les classes populaires. Abruties aujourd'hui par l'éducation à laquelle de coupables calculs les soumettaient, votre enseignement doit réveiller en elles cette dignité naturelle à l'homme et leur révéler sa véritable destination.

—

Extrait d'une lettre d'un peintre à Charton, prédicateur.

Florence.

J'ai quitté Paris peu de jours après les évènements de juillet, n'étant pas encore bien complètement converti à la nouvelle religion. Arrivé à Lyon, quelques demi-prosélytes que j'ai faits, entre autres ma mère, m'ont achevé. Je me suis senti tout-à-coup une foi ardente, un enthousiasme tel que je n'en avais jamais éprouvé. Le christianisme, que j'avais méconnu jusque alors, nourri que j'étais de la philosophie du dix-huitième siècle, m'inspira l'admiration la plus profonde. De ce moment je compris le Saint-Simonisme et je l'aimai avec passion. Le changement qui s'opéra en moi eut tout le caractère d'une révélation . . . . . .

. . . . . .

Je suis peintre. Initié avant de quitter la France à la doctrine de Saint-Simon, je lui dois l'avantage d'avoir été placé à un point de vue convenable pour bien apprécier les chefs-d'œuvre que je suis venu voir à Florence. J'ai pu me rendre compte d'une manière exacte de leur marche ascendante jusqu'à Léon X, et de leur décadence depuis Raphael et ses contemporains. J'ai pu comprendre surtout, grâce à notre Maître, quelle a été l'*influence morale* des artistes aux époques religieuses, et je vois clairement pourquoi ils jouent un rôle si triste aujourd'hui. Ah! si vous saviez que de soupirs j'ai poussés en réfléchissant à notre impuissance! Sans Saint-Simon, le découragement, le désespoir, allaient s'emparer de mon âme; j'allais renier Dieu et haïr ce monde qui ne me présentait qu'un chaos. Aujourd'hui même encore je ne suis pas bien guéri de mes peines. Dans cette ville, que les Médicis ont embellie avec profusion, au milieu des richesses qui m'entourent, je ne sais comment en profiter : semblable en cela à un homme qu'on aurait abandonné sans boussole au milieu de l'Océan, et qui ne saurait de quel côté faire voile pour trouver un port. Oh! combien je gémis de me voir ainsi SEUL, livré à moi-même, de n'avoir personne qui m'aime, qui m'éclaire, qui me guide dans mes études en me montrant sans cesse un but certain à atteindre. Vous, mon cher monsieur, vous, *mon père*, dont la parole poétique révèle un cœur si généreux, vous comprendrez ma douleur d'artiste; vous vous empresserez de venir à mon aide. Hâtez-vous, le temps presse.... C'est parceque je sens davantage maintenant le peu d'utilité de mes travaux *individuels*, que je crie si fort *Au secours!* . . . . .

. . . . . .

M. D., sous-préfet.

La lecture de votre journal (que je pouvais facilement me procurer à Paris) m'a pénétré de la plus grande vénération pour les

doctrines qui y sont professées. Je quitte Paris avec le regret de ne pouvoir être plus long-temps témoin de la lutte que vous soutenez avec tant de courage pour l'affranchissement de votre siècle, et surtout de ne pouvoir plus jouir de l'avantage précieux d'un journal rédigé par des hommes de bien, amis de leur pays, honneur de leur époque.

Si le plus grand respect pour vos principes, la plus grande admiration pour votre dévouement et vos nobles vertus, pouvaient me procurer le précieux avantage que je regrette en quittant Paris, et que je sais ne pouvoir acquérir à prix d'argent, je saurais me rendre digne d'une pareille faveur de votre part, et tâcherais de m'acquitter envers vous par les petits services que ma position sociale me permettrait de vous rendre.

—

Lettre de M. G. H. (de Stockholm).

Pendant l'espace de trois ans que j'ai été abonné au journal *le Globe*, j'ai voué aux idées qui distinguent ce journal une attention toute particulière. C'est avec le plaisir qu'inspire toujours la lecture des émanations d'un génie libre et sans préjugés que j'en ai tiré mainte érudition utile; et c'est avec une espèce de surprise bien agréable que je me suis aperçu du rapport, quant au jugement sur les évènements du monde et de la conformité de principes qui paraissent exister entre la rédaction du *Globe* et moi, étant d'ailleurs moi-même éditeur d'un journal intitulé le....., et qui s'imprime dans..... Le *Globe* étant devenu dès l'année précédente un journal Saint-Simonien, c'est avec un nouvel intérêt, monsieur, que j'y ai voué mon attention, et je me suis imposé la tâche de familiariser le public suédois avec le but et les dogmes de la nouvelle religion. Tout en approuvant entièrement le but dont il s'agit, ainsi que *presque* tous les dogmes qui y sont mis en avant, j'avoue franchement qu'il me semble que l'on pourrait atteindre

l'objet qu'on a en vue, par des formes qui offriraient une plus vaste latitude ou liberté à la volonté des individus, et qu'on éviterait par là une hiérarchie funeste peut-être tôt ou tard au bien-être de la réunion. Telle est au moins ma conviction jusqu'à présent. Je n'ai pas cru devoir vous la dissimuler, monsieur, surtout comme j'ai résolu de coopérer selon mes moyens au même but, dans un pays où la classe la plus nombreuse et la plus pauvre se trouve encore dans un état qui réclame impérieusement le développement des lumières et une existence plus heureuse. En conséquence je vous prie, monsieur, de vouloir bien avoir la complaisance de me faire parvenir un exemplaire du *Globe* à partir de l'année prochaine et dorénavant, tant que je n'abuserai point de cette preuve de confiance de la part de la rédaction, et que je continuerai comme publiciste de donner des notices sur les progrès et les doctrines de la nouvelle religion.

—

M. G.... (Isère).

Pour concourir autant qu'il est en moi à la propagation de la religion Saint-Simonienne, à laquelle je me glorifie de croire avec ardeur, et aussi à la publication du *Globe* comme organe de votre doctrine, j'ai l'honneur de vous adresser ci-inclus un effet de 600 fr. dont je vous prie de faire verser le montant dans la caisse de la société.

Si je pouvais rendre tout ce que j'éprouve de sympathie, de conviction profonde, de dévouement à la foi Saint-Simonienne, salut unique et divin de l'humanité; si je pouvais rendre à mon gré les délicieuses émotions que me fait éprouver la beauté du tableau que mon imagination entrevoit dans l'avenir, et que ma voix pût s'élever pour glorifier dignement Saint-Simon, j'aurais été heureux que nos pères eussent appris de moi que la semence Saint-Simonienne n'était pas tombée dans mon cœur comme en un terrain stérile, que je sens que je suis religieusement Saint-Simonien.... Du moins veuillez, à ma prière, dire combien les aime un de leurs fils de l'Isère. «Celui qui aime les autres a accompli la loi, dit notre Maître», ils m'aimeront peut-être aussi, c'est un sentiment dont mon cœur a besoin.

QUATRIÈME ARTICLE.

—

(*Extrait du Globe du 22 novembre.*)

M. M... substitut au procureur du roi.

B..., 25 octobre.

Monsieur,

Je reçois le *Globe* depuis huit jours. J'aurais désiré vous faire attendre ma réponse encore quelque temps, afin de vous donner des détails plus amples sur l'effet que la doctrine a produit dans la localité que j'habite; mais je n'ai pu résister au plaisir de vous exprimer une entière adhésion à vos principes, et j'ai pensé d'ailleurs que ma lettre ne devant pas être la dernière, j'aurais plus tard l'occasion de vous représenter d'une manière plus exacte les dispositions Saint-Simoniennes qui se manifestent dans l'arrondissement de B...

Vous me permettrez donc de ne vous parler que de moi, et de vous tracer positivement le point où je me trouve placé vis-à-vis de la religion Saint-Simonienne.

J'ai quitté Paris le... octobre dernier, après un séjour de deux mois, pendant lesquels j'ai lu avec une rapidité prodigieuse presque tout ce qui se rapportait à la doctrine; j'ai suivi vos prédications et vos enseignements; je vous ai vu dans votre vie intérieure. En examinant vos principes avec une profonde impartialité, j'étais obligé de m'avouer que, malgré l'ardent désir de trouver des objections et de mettre entre la foi nouvelle et moi un obstacle insurmontable, ses conséquences se déroulaient devant moi sans efforts, expliquaient tous mes doutes et me montraient une croyance dont je sentais le besoin depuis long-temps. J'avais résolu de n'être à vous à aucun prix, et vous vous empariez de moi malgré tous mes efforts. Je mis donc la force de la volonté à la place de la raison; et quoique j'eusse conçu la plus vive affection pour quelques uns d'entre vous, quoique je fusse forcé de me dire que la doctrine était nécessaire, évidente; que j'avais beau lutter contre elle, et que si je lui échappais un jour elle me ressaisirait le lendemain, je quittai Paris sans m'être avoué complètement Saint-Simonien.

Mais pendant un assez long voyage il me fut impossible de porter ma pensée sur un autre objet. J'ai gagné B..., où la direction du parquet m'est confiée, et me le sera long-temps encore, en l'absence du procureur du roi; je puis vous dire que la doctrine m'a envahi tout entier; elle plane au-dessus de toutes mes actions, de toutes mes décisions. Elle domine toutes mes études judiciaires; elle a changé le but de ma vie. Je pensais autrefois que dans la carrière que j'occupe il fallait demeurer impassible, frapper vite et fort, se montrer sourd aux gémissements et aux douleurs : une nouvelle humanité est devant moi.

Mais aussi dans quelle épouvantable situation ne suis-je pas placé, obligé d'être en continuelle contradiction avec moi-même?

Telle est notre législation qu'il est impossible de faire le bien avec la meilleure volonté du monde!

Mais je pourrai sans doute bientôt jouir de ma liberté et devenir complètement Saint-Simonien. . . . . .

Il est très probable que toutes ces manifestations d'une vérité qui

m'est aussi chère qu'à vous me compromettront d'une manière très grave. Serai-je destitué? serai-je privé de tout avancement? L'une ou l'autre de ces alternatives doit m'attendre. N'importe. Mon caractère m'amène toujours à sacrifier mes intérêts à mes convictions. Je suis esclave et cherche à devenir libre. Quand notre foi pénètre un esprit qui a quelque valeur, elle l'emporte sans cesse hors du cercle tracé par l'égoïsme, et il n'a de satisfaction qu'autant qu'il lui sert d'organe, et qu'il la propage autant qu'il est en lui. Toutes mes études sont dirigées vers ce but. Le talent oratoire que je cultivais autrefois par ambition pour satisfaire mon amour-propre, je l'exerce maintenant dans le but de lui donner une direction sublime en le consacrant à l'amélioration du sort de mes semblables.

Quand je réfléchis aux avantages que m'a procurés votre connaissance, je me suis demandé s'il n'y avait qu'un effet du hasard dans l'occasion qui nous a réunis, et si la volonté de Dieu n'est pas intervenue, si vous n'avez pas été son instrument pour m'amener plus vîte à une doctrine nécessaire à l'humanité et pour laquelle peut-être je ferai quelque chose. Il me tarde bien de vous voir et de causer avec vous de toutes ces idées. Dieu et la religion seront pour quelque chose dans nos conversations, et ils ne sont pour rien dans la société actuelle.

—

M. D.... (Creuze).

Appelé tous les jours au milieu du peuple pour soulager ses maux, j'ai souvent à déplorer les funestes conséquences de son ignorance, de sa misère; mais aussi au milieu de ses souffrances, c'est là que que je trouve la force, la patience, le courage et la plus vive reconnaissance; c'est le pauvre qui vole au secours de son semblable, dégagé, lui, de cet égoïsme accablant que l'on trouve dans tous les actes des gens des classes plus élevées.

Personne ne partage plus que moi vos sympathies pour cette

classe si intéressante au bonheur de laquelle vous vous consacrez. Désirant concourir autant que me le permet la faiblesse de mes moyens à la propagation de votre doctrine et de votre œuvre sainte, je vous offre 100 fr. Si vous daignez les accepter, vous pourrez tirer sur moi pour cette somme quand vous voudrez.

Quoique je ne connaisse pas encore complètement vos doctrines, ce que j'en sais me saisit tellement que j'éprouve un besoin irrésistible de les approfondir. Vous m'obligeriez infiniment, monsieur, si vous vouliez m'indiquer les ouvrages de Saint-Simon et de ses disciples dans lesquels la doctrine se trouve le mieux développée.

Deuxième lettre du même.

J'ai reçu les ouvrages que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'espère y puiser de nouvelles lumières et de nouvelles forces pour propager une doctrine que je trouve si grande et si belle. Plus instruit, je pourrai développer avec plus d'assurance des principes que jusqu'ici je n'exposais que timidement dans mes conversations journalières. Tous les jours en contact avec le pauvre et le riche, si je parviens mieux que je ne l'ai fait jusqu'ici à les leur faire sentir et aimer, je vous en instruirai. Notre petite ville est régie par deux classes peu sympathiques, des industriels à concurrence hostile et des avocats exercés dans tous les détours de la chicane. Je crois cependant qu'il ne manque à beaucoup que des études plus fortes et un grand but à atteindre pour les sortir de l'ornière.

Lettre de M. T..., propriétaire.

Enthousiasmé autant que qui que ce soit de la doctrine Saint-Simonienne, que je trouve au-dessus de toutes les idées bienfaisantes et libérales que la plus grande philanthropie ait pu concevoir jusqu'à ce jour, je n'attends que le moment favorable pour m'associer à cet-

te bienfaisante institution par tous les moyens qui sont en mon pouvoir; ce qui, j'espère, aura lieu la première fois que j'aurai occasion d'aller à Paris. Mais ne pensant pas y aller avant deux ou trois mois, je serais charmé d'ici à ce temps de pouvoir autant que possible me nourrir des bienfaisantes inspirations qui se trouvent à chaque page du journal *le Globe* dont vous êtes le digne directeur. Je me plais à croire que vous serez d'avance satisfait de m'avoir pour lecteur, et que vous croirez faire une bonne œuvre qui portera son fruit en m'envoyant le plus tôt possible ledit journal. Sur quoi, attendant tout de votre exactitude et de votre bienveillance, veuillez me croire dès à présent, etc.

—

Extrait d'une lettre de M. D..., procureur du roi.

. . . . . .

Je ne puis résister à l'envie de vous citer un trait concernant votre religion et dont j'ai été témoin, et qui vient à l'appui de ce que je vous dis.

Le ... octobre, revenant sur le bateau à vapeur de Lyon ici, j'aperçus sur le pont et au milieu d'un groupe nombreux d'auditeurs un étranger qui répondait aux nombreuses interpellations qui lui étaient adressées : la grossièreté des attaques, qui dégénéraient souvent en personnalités offensantes, contrastait avec la patience angélique de son maintien, et la douceur que montrait dans ses réponses celui qui était l'objet des attaques de ce groupe qui se modifiait à l'infini par ceux qui en sortaient et ceux qui venaient à leur tour en faire partie. Je remarquai qu'une très grande partie des passagers l'écouta avec surprise au commencement; chacun tour à tour lui proposa des objections, se retira ébranlé et parut réfléchir sur les réponses qu'il avait entendues. Quelques heures après cet enga-

gement l'éloge de ce passager Saint-Simonien était dans toutes les bouches.

Je causai moi-même long-temps avec lui sans qu'il lui échappât une plainte contre l'impolitesse de quelques uns de ses antagonistes. Je ne lui demandai point son nom, mais il était méridional, et avait l'accent fortement provençal.

M. J. R..... du canton de Vaud (Suisse.)

Je vous remercie beaucoup de la lettre que vous m'avez fait écrire. Oui j'ai l'âme assez élevée et sensible pour comprendre les maux de la société ; j'ai assez de confiance en Dieu, de foi à l'avenir et au progrès, pour croire que ces maux ne sont pas sans remède, et que c'est dans vos principes seuls, mais bien entendus et bien compris, que l'on en trouvera la guérison. Malheureusement le travail assidu qu'exige de ma part la nécessité d'entretenir ma famille et d'élever mes enfants, me laisse peu de temps à consacrer à l'étude et à la propagation de vos principes. Ce que je puis faire et ce que je ferai avec zèle, c'est de préparer le terrain par mes rapports individuels avec mes concitoyens. Mais combien il s'en trouve qui ne savent pas vous comprendre! combien qui veulent juger l'ordre social nouveau sans pouvoir se dépouiller des préjugés de l'état actuel! combien de gens légers, ignorants ou sans âme! Le libéralisme, qui règne dans ce canton en maître, le protestantisme surtout, sont les principaux obstacles qui s'opposent au succès de votre doctrine. Il faudrait, pour ainsi dire, appliquer le remède au malade sans qu'il se doutât de l'appareil. Le vrai passage serait de pénétrer par nos sociétés d'utilité publique et autres, ou peut-être encore de commencer par apporter la consolation à nos agriculteurs, qui en général ont une grande facilité de conception.

Je continue la lecture des articles principaux du *Globe* dans nos réunions de famille avec quelque résultat. Mon épouse partage toutes mes sympathies; elle saisit avec plus de facilité que tout autre les questions les plus difficiles; mon respectable et vertueux père, qui ne doit rien au hasard de la naissance, et qui cependant jouit d'une considération générale, puisque, ancien membre du grand-conseil de l'assemblée constituante, il a été de nouveau réélu député du cercle de M....., admire la beauté, la sublimité de vos principes; mais par cela même il n'ose espérer en leur réalisation. J'attends dans quelques jours mon frère, avocat à Lausanne, qui doit venir faire ici un petit séjour. Je ferai tout mon possible pour exciter son désir d'étudier et de connaître la doctrine Saint-Simonienne.

—

Extrait d'une lettre de A..... (Maison de détention de.....)

. . . . . .

Après avoir passé une nuit au travail, ce matin, il y a une heure à peine, je pensais à mon triste sort, et justifiais ma haine contre l'espèce humaine par le peu de cas que la société faisait de moi, c'est-à-dire des efforts que je fais pour reconquérir l'estime des gens de bien. Votre lettre me parvient; et quelle n'est pas ma joie en lisant ce témoignage d'une compassion qui va jusqu'à me témoigner de l'estime! Quoi! monsieur, vous ne vous êtes point trompé sur la suscription de votre lettre! c'est bien à moi, à moi flétri par un jugement, que vous promettez de l'intérêt, de l'estime! Ah! si vous pouviez lire ce qui se trouve en mon cœur, vous jouiriez de votre extrême indulgence. Ainsi donc désormais, monsieur, je puis espérer que l'avenir me sourira, non par les jouissances frivoles d'un monde corrompu, mais par la satisfaction que donne à l'âme l'estime des gens vertueux. Je puis mourir maintenant, monsieur,

j'aurai compté un moment de bonheur. Et ne croyez pas que j'affecte ici le sentiment. Veuillez prendre la peine de parler de moi à M. D.... Il vous dira quel est mon caractère et si je suis organisé de manière à ressentir faiblement un bienfait de cette nature.

Mille remerciements, monsieur; et si, comme le dit mon estimable protecteur, le rare M. D..., le bonheur d'un Saint-Simonien consiste à savoir se faire aimer de tout le monde, vous devez être heureux, monsieur. . . . . .

Lettre de M. de L...., (Ardèche.)

14 novembre.

. . . . . .

Quand je dis *nous*, messieurs, je dois m'expliquer, de peur de vous induire en erreur. Je reconnais la moralité de vos doctrines, je crois que les hommes ne seront vraiment heureux que lorsque chacun sera classé selon sa capacité : que les choix doivent venir de haut en bas, et non bas de bas en haut; j'ai vu de trop près les élections pour ne pas savoir tout ce qu'entraîne de haines, de désordres, le mode contraire; et comme vous j'ai foi en l'avenir de l'humanité, mais je ne suis point *religionnaire*. Je conçois pourtant très bien que la religion est la clé de la voûte de votre édifice, puisque sans religion point de *lien* dans la hiérarchie, point de *garantie* contre la volonté des chefs, point de *sanction* de la doctrine.

Un pasteur protestant à qui je prêtais le *Globe* m'a dit que la religion chrétienne ne s'opposait pas à l'établissement de vos doctrines

sociales, puisqu'elle laissait en dehors les choses de ce monde. Oui, mais alors où sera la sanction du nouvel œuvre?

J'aimerais mieux l'avis des prêtres d'Epinal, qui voulaient établir le pape chef suprême de l'association, si quelqu'un avait aujourd'hui foi au pape!... Peut-être que de nouvelles lumières parviendront à me donner une conviction religieuse que je n'ai pas encore. Mais, quoi qu'il en soit à cet égard, *je suis persuadé* que vos doctrines sociales et politiques, religion à part, doivent avoir une influence immense sur le développement d'une nouvelle société et pour le bonheur futur de l'espèce humaine. Et c'est ce qui me fait m'attacher à vous, parceque je vous crois *honnêtes gens* et *profondément amis de vos semblables*. Les railleries et les sarcasmes auxquels je suis quelquefois en butte ne me détacheront jamais de l'estime profonde et consciencieuse que j'ai conçue, messieurs, pour vos personnes et vos principes.

—

Extrait d'une lettre de M. M... de New-York.

Oui, mon ami, je suis Saint-Simonien au fond depuis plus de vingt ans. Comme eux j'ai frémi à la vue de la misère des classes pauvres; comme eux je les ai vues de tout temps le jouet d'une faible minorité; j'ai senti que la constitution actuelle de la propriété ne s'accordait ni avec la raison, ni avec la justice, ni avec l'harmonie établie dans l'univers. Mais, privé des lumières historiques des Saint-Simoniens et du secours de leurs savantes déductions, toute amélioration sociale me paraissait impossible. Je n'avais foi dans aucun gouvernement pour la réaliser. Je ne savais comment on pourrait diriger vers un même but tant d'opinions, de préjugés, d'intérêts divers et opposés. Ces réflexions dominaient

mon esprit et me plongeaient dans le plus profond découragement. Mais les Saint-Simoniens les ont surmontés ces obstacles ; ils ont senti que la *religion* était le grand moyen d'union universelle. Cette idée ne m'était pas venue, aveuglé que j'étais par mon profond mépris pour le christianisme et les autres religions, que je ne savais pas apprécier à leur juste valeur.

. . . . . .

Je connais personnellement Skidmore, c'est une des plus fortes têtes de ce pays-ci ; tête ardente, propre aux grandes choses, et qui peut se plier aux plus petits détails ; il est instruit dans les sciences positives, et n'est pas ignorant dans les autres. Il est pauvre, pauvre comme Job, industrieux comme une abeille, laborieux comme une fourmi, courageux comme un lion, et capable de remuer le monde entier ; à tout cela supposez encore l'homme le plus simple, le plus sobre, le plus sensible que vous puissiez imaginer, et vous aurez Skidmore. Il m'a prié de vous adresser un exemplaire de son ouvrage. Je sais fort bien que les Saint-Simoniens sont décidément opposés au partage égal des propriétés ; je le suis aussi, quoique pour des raisons qui ne sont pas tout-à-fait les leurs. Mais je ne serais pas fâché qu'ils lussent le livre de Skidmore, quand ce ne serait que pour en faire une sage réfutation ; ce qu'on n'a pas fait ici par une raison toute simple ; c'est qu'il est impossible de le réfuter à tout autre qu'à un Saint-Simonien.

Je n'objecte au plan de Skidmore que la violence qu'il serait impossible d'éviter pour obtenir sa réalisation ; mais cette objection me paraît sans réplique. Les Saint-Simoniens disent que, les hommes étant inégaux, un partage égal serait antinaturel et même inutile, puisqu'il ne saurait demeurer long-temps tel. Mais il faudrait écouter Skidmore, qui ne manque pas de raisons, ni de moyens pour les produire. D'ailleurs Skidmore a eu le même désir que les Saint-Simoniens, celui de faire cesser la misère des classes pauvres ; il peut s'être trompé dans ses vues ; je voudrais alors qu'on lui montrât ce qu'elles ont de défectueux. Si Skidmore était converti au Saint-Simonisme, la doctrine aurait un puissant promulgateur en Amérique.

M. T. (Ille-et-Vilaine.)

Je reçois aujourd'hui votre lettre et le ballot de livres qu'elle m'annonce. Ce m'est une véritable disgrâce que le retard de la mission que j'attendais. Quoique j'aie profité du court séjour de MM. Charton et Rigaud à Nantes, je n'en ai retenu qu'un plus vif désir de vous connaître tous; c'est là je crois le seul moyen de comprendre l'organisation religieuse, grand obstacle aujourd'hui à l'adoption de la doctrine. C'est là vraiment la pierre d'achoppement: j'avoue que je la croyais plus difficile encore à user, du moins en ce qui me touche. Cette conception je la leur dois, tout imparfaite que je l'ai acquise; enfin un commerce plus intime aplanira ce qui reste d'obstacles à mon entière conversion.

Voici maintenant notre situation : Les progrès sont difficiles et les hommes bien haineux, bien arriérés. Toutefois il est remarquable qu'ils sont de plus en plus désenchantés du système représentatif, excepté les vieilles gens ou les hommes de moyen âge qui, ayant dépensé toute leur existence à l'édification de ce *hangar*, ne comprennent pas qu'ils n'ont fait que du préparatoire en attendant l'érection d'un plus vaste et plus noble édifice. Ceux-là je m'en occupe peu; il y a peu de remède. Les jeunes hommes sont l'objet de tous mes soins; aussi n'ont-ils pas été perdus : moi aussi je compte des néophytes, et c'est ce qui m'a le plus soutenu dans mon *quasi-apostolat*: j'avais tant de peine à croire que j'avais seul raison contre tant d'hommes dont j'admirais les lumières! mon amour était si souvent froissé de leurs railleries, isolé que j'étais, ignorant, privé de votre appui, que plusieurs fois j'ai douté de moi et me suis senti désespéré; mais il ne m'était plus donné de retourner à mes premières idées : mon intelligence s'en révoltait, elles me semblaient si fausses, si passionnées, si étroites..! Mais qu'ai-je besoin de vous en-

tretenir de toutes ces tribulations? vous les avez comme moi traversées et senties.

Aujourd'hui c'est le nouvel homme qui vous parle. La scène politique si déguenillée, si désordonnée à l'intérieur, si sombre au dehors; cette matière prolétaire bouillonnant sur tous les points de l'Europe, soulevant le sol et ébranlant les palais, m'ont été un enseignement plus vivant que tout ce que j'avais appris. Aveugles ceux qui ne savent pas lire dans ces signes, malheureux ceux qui ne le veulent pas!

SoS
G5623r

Le Globe, Paris
Religion Saint-Simonienne.

409795

DATE.

NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED